Document généré le 5 mai 2024 20:03

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

Place aux livres

Numéro 46, été 1996

Nature et cultures dans la vallée du Saint-Laurent

URI : https://id.erudit.org/iderudit/8290ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1996). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (46), 50–54.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Fernand Dumont. *Le sort de la culture.* Montréal : Éditions Typo, 1995 (1987), 383 p. (Coll. Typo. Essais, 102).

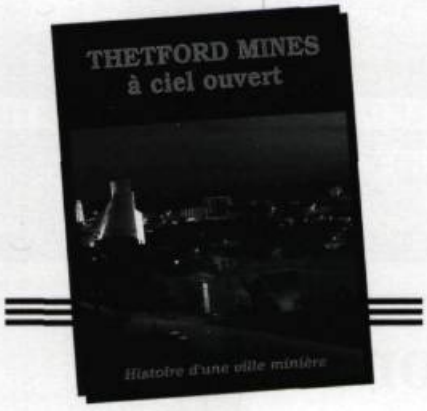
Fernand Dumont. *L'avenir de la mémoire.* Québec : Nuit blanche éditeur, 1995, 95 p.

L'ouvrage *Le sort de la culture* constitue, par sa richesse et son accessibilité, la meilleure porte d'entrée à l'œuvre de Fernand Dumont. Les essais réunis dans ce livre, paru initialement en 1987 et maintenant reproduit intégralement en format de poche, proposent des réflexions étoffées sur différents problèmes reliés à la culture institutionnalisée, populaire, ou savante, ainsi que sur les métamorphoses de la culture. Par exemple, comment des œuvres (ou des associations) faisant partie de la contre-culture (ce que Fernand Dumont nomme «culture dispersée») parviennent-elles à s'officialiser, c'est-à-dire à gagner la reconnaissance qui leur permet d'obtenir une certaine légitimité? Le cas des sectes religieuses le montre éloquemment. De plus, quelles sont les dynamiques de la culture contemporaine et ses rapports avec la pédagogie, la philosophie, les sciences religieuses et l'histoire? Fernand Dumont réussit ici à alimenter ces questionnements grâce à sa parfaite maîtrise de toutes ces disciplines.

Les deux premières parties de l'ouvrage regroupent des articles plus théoriques, qui examinent finement la dynamique même de la culture dans son évolution, au lieu de simplement déplorer, comme bien d'autres, qu' « il n'y a désormais plus de culture.» La dernière partie se concentre davantage sur l'histoire du Québec. On peut aujourd'hui affirmer que *Le sort de la culture* demeure l'un de ces rares ouvrages qui peuvent instruire et stimuler à la fois l'historien, le sociologue, le philosophe, et l'honnête homme.

Par ailleurs, la plaquette *L'Avenir de la mémoire*, dont le titre semble paraphraser celui du *Sort de la culture*, relance, dans un format beaucoup plus bref, la réflexion sur la culture et les savoirs, dans une perspective plutôt historique. On y reconnaît certains prolongements au maître livre *Genèse de la société québécoise*, paru en 1993.

Yves Laberge

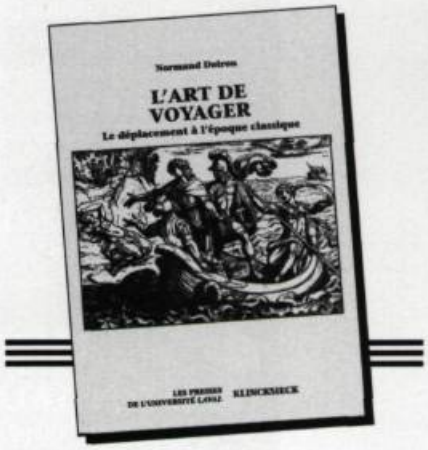


Thetford Mines à ciel ouvert. Histoire d'une ville minière. Thetford Mines : La Ville de Thetford Mines, 1994, 596 p.

Personnellement, j'ai toujours associé le toponyme Thetford Mines à la noirceur, sans aucun doute à cause de son activité minière. À mes yeux, c'était une ville toute récente et sans histoire. Quelle n'a pas été ma stupeur en consultant l'ouvrage cité en rubrique ! Ce magnifique livre, d'une qualité technique supérieure, abondamment illustré, est l'exemple plus que parfait d'une monographie paroissiale. Les édiles de la Ville de Thetford Mines n'ont pas lésiné en confiant le mandat à diverses personnes hautement qualifiées, sous la supervision d'un comité de rédaction au sérieux indéniable.

Même si l'histoire minière, et particulièrement de la production de l'amiante, fait l'objet de nombreuses pages, aucun élément de l'histoire de cette ville, qui a célébré son centenaire en 1991, n'a été oublié : du canton à la ville, de la mission à la paroisse, de la santé à la vie culturelle. Les illustrations, photos et cartes, retiennent l'attention; utilisées à bon escient, elles complètent le texte. Mais, je retiens de ce livre, la rigueur scientifique propre à l'histoire, la vraie. Les références, citations et notes sont nombreuses, la bibliographie est complète. Finalement, pour le bonheur des généalogistes, l'index onomastique n'a pas été oublié. Si toutes les municipalités suivaient l'exemple de Thetford Mines, et publiaient un ouvrage aussi complet dans le cadre d'un anniversaire, l'histoire du Québec en serait alors valorisé auprès de son peuple.

Sylvie Tremblay



Normand Doiron. *L'art de voyager : Le déplacement à l'époque classique.* Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, Paris : Klincksieck, 1995, 258 p.

Depuis qu'il y a des hommes et des femmes sur la terre, il y a probablement eu quelques voyageurs et voyageuses. Se déplacer pour chercher à manger, trouver un endroit convenable pour habiter, découvrir des richesses et la route des épices ou, tout simplement et plus récemment, pour se divertir, tels sont les motifs qui peuvent inciter les personnes à voyager. Parallèlement à ce désir de connaître d'autres cieux, il y a aussi le goût de raconter et de décrire ces lieux à d'autres.

Normand Doiron a voulu explorer ce phénomène plus en profondeur et, pour ce faire, il y a consacré sa thèse de doctorat. Comme toutes les thèses, cet ouvrage porte sur un aspect bien précis et il est richement documenté, détaillé et fouillé.

L'auteur mène son étude en trois étapes. La première consiste à résumer l'interprétation que les humanistes ont fait des conceptions grecques et latines du voyage. Ensuite, il aborde les deux autres étapes qui permettent d'identifier les règles du voyage lors du déplacement géographique et qui peuvent être documentées dans les récits. Tout d'abord il y a le déplacement dans l'espace, suivi du déroulement du récit (le départ, l'épreuve et le retour). Le récit devient donc un genre littéraire. L'auteur examine le récit

du voyage plus en profondeur à travers quelques exemples de la littérature de voyage à l'époque de la Nouvelle-France.

Bien écrite, cette analyse est généreusement parsemée de citations de tous genres. Cinq courts récits de voyage sont reproduits en annexe, dont un en latin. La bibliographie est riche et détaillée. En résumé, l'auteur livre un opus académique et érudit qui intéressera des lecteurs et lectrices tout aussi académiques et érudits.

Edward A. Collister

Denis Martin et Bernard Huin. *Images d'Épinal.* Québec : Musée du Québec, 1995, 250 p.

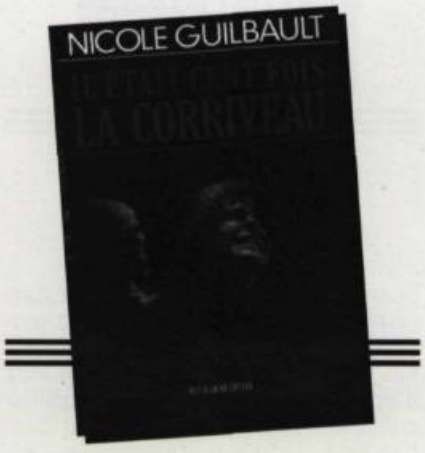
L'exposition au Musée du Québec est terminée. Le catalogue richement illustré qu'il nous en reste se présente tout d'abord comme un très beau livre d'images, agréable à feuilleter et à regarder, mais il est bien plus que cela.

Comme libraire de livres anciens à Québec, j'ai parfois eu l'occasion d'acheter ou vendre de très belles pièces provenant de la production d'Épinal dont «M^r^ et M^me^ Polichinelle» de la si belle affiche, que l'on retrouve sur la couverture du catalogue. En plus de nous montrer des exemplaires anciens et rares et de mettre en valeur certains types d'images (toute la production pour enfants, par exemple), le catalogue nous fait mesurer toute l'étendue de l'univers spinalien.

Comme tout bon ouvrage historique, le texte de Denis Martin ouvre plusieurs avenues à de futures recherches, principalement en ce qui a trait à leur diffusion en Amérique. Bref, ce livre est extrêmement stimulant.

Comme dans l'exposition, le volume nous présente une bonne et belle description des aspects techniques. Le texte est clair, précis et très agréable à lire. Son principal intérêt est d'aller plus loin que la narration historique. Il nous fait comprendre l'importance de ce type de production artistique pour l'histoire de l'art, tout en sachant respecter, à travers leur caractère moralisateur, les aspects purement ludiques de ces images dont le charme, il faut bien le dire, opère encore.

Claudine Villeneuve



Nicole Guilbault. *Il était cent fois La Corriveau.* Québec : Nuit Blanche éditeur, 1995, 193 p.

S'il est un sujet dont les ethnologues, littéraires et historiens ne se lassent pas de discuter, c'est bien la légende de La Corriveau. À peu près tout le monde en a entendu parler, mais très peu de gens savent véritablement de quoi il retourne. Rien d'étonnant, dans un pareil contexte, à ce que des méprises et bientôt une légende en aient résulté, le destin de cette paysanne n'ayant jamais été tiré au clair. En fait, depuis que des investigations scientifiques ont tenté de lever le voile sur cette scabreuse histoire de meurtre, il semble que notre envie de «transposer» la réalité se soit encore plus affirmée.

Professeur de littérature au cégep François-Xavier-Garneau, Nicole Guilbault nous livre ici, sous la forme d'une compilation de textes, le résultat d'une enquête de longue haleine. Divisé en quatre parties, son livre nous présente des interprétations orales et écrites qui, s'écartant d'abord on ne peut plus de la vérité historique, finissent par s'en rapprocher sensiblement. D'emblée, des 122 récits recueillis entre 1975 et 1990 auprès de gens «ordinaires», 15 ont été retenus en raison de la variabilité de l'image qu'ils offrent de La Corriveau : la meurtrière s'y présente tour à tour comme belle ou laide, cruelle ou justifiée, pendue ou placée vivante dans les «chaînes», d'une à sept fois homicide et recourant, il va sans dire, aux moyens d'exécution les plus variés. Dans un deuxième temps, ce sont des «adaptations littéraires», commises par onze auteurs depuis Philippe Aubert de Gaspé (1864) jusqu'à Guy Cloutier (1993), en passant par Louis Fréchette (1885), Victor-Lévy Beaulieu (1976) et Anne Hébert (1990), que nous sommes conviés à lire. Nicole Guilbault, ensuite, a eu l'excellente idée de leur accoler quatre «récits satellites» de Jacques Viger (1850), Joseph-Charles Taché (1863), Victor Hugo (1869) et William Kirby (1884), soit parce qu'ils ressemblent ou empruntent libéralement à la légende de La Corriveau, ou soit qu'ils mettent en lumière l'atrocité de son châtiment. En dernier lieu, quatre «études» de Luc Lacourcière, Yves Tessier, Monique Hamel et Louis-Philippe Bonneau essaient de faire la lumière sur les circonstances et le contexte des deux procès de 1763, tâche qui reste bien entendu à compléter.

Il résulte de cet ensemble la forte impression que notre imaginaire collectif ne peut supporter l'inexplicable. On a rassemblé, pour la première fois peut-être, tous les éléments pour démonter les mécanismes du mythe, en nous permettant au passage de nous délecter de très belles pièces de littérature. Toute investigation sérieuse aura désormais à en tenir compte.

Claude Albert

Yves Gingras. *Pour l'avancement des sciences, histoire de l'ACFAS.* 1923-1993. Montréal : Les éditions du Boréal. 1994, 268 p.

Mieux connue sous le nom de l'ACFAS, l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences a joué un rôle déterminant dans le développement de la communauté scientifique d'expression française. Elle a notamment contribué à promouvoir l'enseignement des sciences, la recherche scientifique et la culture scientifique et technique. L'ACFAS possède une vocation unique à l'intérieur du Canada et c'est l'histoire de cette vocation qu'Yves Gingras retrace dans ce livre.

L'ouvrage est divisé en six chapitres. Le premier est consacré aux débuts de l'orga-

nisation et au rôle pionnier qu'ont joué le frère Marie-Victorin, Léo Pariseau et Jacques Rousseau. Relatif à la promotion de la culture scientifique, le deuxième chapitre montre l'importance des conférences publiques, des causeries, des prix de l'ACFAS et de la création d'une revue, *Le Jeune scientifique*, pour diffuser et vulgariser les connaissances scientifiques. Le troisième chapitre touche à la promotion de la recherche scientifique par les «petites» bourses aux professeurs et par les subventions du Conseil national de la recherche (CNR). Le quatrième, qui est l'un des plus intéressants du livre traite de la formation d'une communauté scientifique dans la francophonie et montre entre autres, l'essor des sciences sociales au sein de l'ACFAS, la diversification de la recherche, l'augmentation, dans les années 1960, du nombre de femmes dans la communauté scientifique et l'importance que prennent graduellement les congrès annuels. Le cinquième chapitre aborde surtout les relations qu'entretient l'ACFAS avec les institutions, l'État, les partis politiques, le milieu des affaires et celui des scientifiques canadiens. Enfin, le dernier chapitre touche au *membership* et à la mission que se donne l'ACFAS, dans le contexte culturel et socio-économique actuel.

L'étude d'Yves Gingras décrit et analyse d'une manière tout à fait intéressante l'histoire de l'ACFAS. Elle montre que les scientifiques du Québec n'ont pas été hermétiques aux idées provenant de la communauté scientifique internationale et qu'ils se sont dotés d'une association qui fait le pont entre les diverses tendances qui existent dans la pratique scientifique.

Yves Hébert

Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (dir.), *La vie littéraire au Québec*, tome III : *Un peuple sans histoire ni littérature*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1996, XX-671 p.

Cet ouvrage colossal par son érudition et son format (près de 700 pages), consacré à la vie littéraire québécoise des années 1840 à 1869, constitue une autre réplique de poids aux propos d'un certain lord Durham qui, au lendemain des rébellions de 1837 et 1838, osa prétendre que les Canadiens de langue française forment «un peuple sans histoire ni littérature».

De l'Acte d'Union à la Confédération, on assiste à l'éclosion de l'œuvre poétique d'un Octave Crémazie, de l'œuvre romanesque d'un Philippe Aubert de Gaspé et de l'œuvre critique d'un Henri-Raymond Casgrain. Ces œuvres «fondatrices» contribuent à donner confiance et à définir une identité nationale.

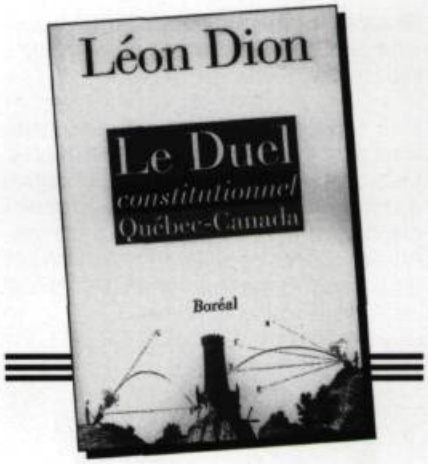
Maurice Lemire, Denis Saint-Jacques et leur équipe aguerrie ont su de nouveau replacer les auteurs et leurs ouvrages dans l'évolution des mouvements littéraires occidentaux et faire revivre élégamment sous nos yeux le monde québécois du livre d'alors : les imprimeurs, éditeurs, libraires, critiques et lecteurs. L'ouvrage est muni d'un excellent tableau chronologique. L'imposante bibliographie constitue un utile survol de la production littéraire de la période.

C'est depuis 1987 que les chercheurs rattachés au Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval poursuivent la reconstitution de l'histoire de notre vie littéraire. Leur travail est d'autant plus admirable qu'ils savent transmettre leurs théories, connaissances et découvertes dans des textes bien illustrés, limpides et «lisibles» (ce qui ne va plus naturellement de soi dans les milieux d'études littéraires).

Certes, cet ouvrage ne s'attarde que furtivement aux pages littéraires si fugitives des journaux et aux vitrines trop encombrées des librairies, mais les véritables amateurs de lettres québécoises sauront en apprécier sa grande valeur documentaire et son apport novateur à la connaissance de notre patrimoine littéraire. Voilà une œuvre qui durera.

Jean-Marie Lebel

Léon Dion. *Le Duel constitutionnel Québec-Canada*. Montréal : Les Éditions du Boréal, 1995, 378 p.



Le Duel constitutionnel Québec-Canada rassemble les principaux textes et articles de Léon Dion parus entre le référendum de 1980 et celui de 1995. Par ses interventions, le politologue de l'Université Laval a toujours cherché à découvrir la formule qui permettrait d'accommoder pour longtemps le Québec au sein du Canada. Il s'agit donc d'un ouvrage qui s'inscrit parfaitement dans la démarche que l'auteur a tenté de maintenir tout au long de sa carrière, soit celle d'un intellectuel engagé qui ne craint pas de prendre position. En publiant ce recueil, Dion ne souhaite pas convaincre ses lecteurs de choisir une option plutôt qu'une autre. Au contraire, il désire informer d'une façon correcte sur les conditions de ce qui lui apparaît être un duel.

Avec le double titre d'observateur attentif et d'expert régulièrement consulté par les acteurs politiques, l'auteur nous fait revivre dans le détail quinze ans d'histoire politique, allant de la reprise du débat constitutionnel après mai 1980, jusqu'au projet souverainiste du gouvernement Parizeau de 1995. Également, l'auteur n'a pu rester silencieux face aux ententes de Meech et de Charlottetown ainsi qu'à la Commission Bélanger-Campeau. Par conséquent, le livre devient un outil intéressant pour qui veut se rappeler les étapes de cette période. Il est ainsi divisé en sept parties, chacune étant précédée d'une introduction qui présente le sujet abordé et le situe dans son contexte. L'ouvrage permet aussi de suivre l'évolution de la pensée de cet intellectuel de premier plan et démontre que ses interventions ont eu un réel impact sur le débat constitutionnel. Cela fait en sorte que le livre se lit pratiquement comme des mémoires. Du coup, Léon Dion fait œuvre autobiographique sans le vouloir. Cela est accompagné d'une réflexion approfondie et tout à fait intéressante sur le positionnement des principaux partis politiques du Québec entre 1980 et 1985.

Selon l'auteur, c'est surtout l'impossibilité d'entente entre Pierre Elliott Trudeau et René Lévesque, au lendemain du référendum de 1980, qui a desservi à la fois la cause du Canada et celle du Québec. Pour corriger cela et ainsi régler le problème définitivement, Dion prétend que la seule avenue à envisager est de traiter la question constitutionnelle d'une autre façon. Pour ce faire, il suggère que la nécessaire réforme constitutionnelle concerne en priorité l'économie, la culture et la politique du Québec et du Canada.

Léon Dion conclut son ouvrage sur une réflexion qui dépasse largement le cadre politique canadien pour aborder le thème de la démocratie face à la modernité. Selon lui, le débat constitutionnel des quinze dernières années démontre que la démocratie ne doit pas être perçue par les gouvernants comme une fin en soi. Ceux-ci doivent plutôt veiller à adapter constamment le système démocratique à l'évolution des mentalités.

En somme, même si *Le Duel constitutionnel Québec-Canada* a été publié dans la foulée de la campagne référendaire de l'an dernier, cet ouvrage demeure d'actualité car le débat est loin d'être terminé. Puisque l'exercice de 1995 n'a pas donné de réel vainqueur, l'objectif de l'auteur garde sa pertinence et les thèmes qu'il aborde conservent leur à-propos.

Sylvain Gaudreault

Desmond Morton. *Une histoire militaire du Canada, 1608-1991*. Sillery : Les éditions du Septentrion, 1992, 415 p.

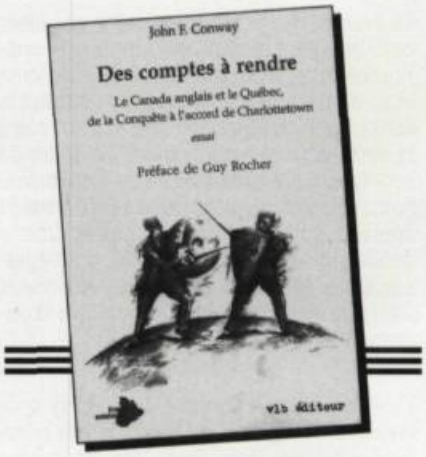
Des guerres indiennes de l'époque de la Nouvelle-France jusqu'à la guerre du Golfe du début des années 1990, l'auteur nous dresse un bilan de ses nombreuses années de recherches sur l'histoire militaire du Canada. Cet ouvrage constitue sans doute une des premières synthèses de l'histoire militaire canadienne publiée en français; et probablement la première réunissant les faits et gestes des trois corps d'armée.

Dans cette étude de Morton, nous pouvons constater l'évolution tant de l'armée canadienne comme entité, que de la nature des conflits auxquels elle a pris part. Ainsi, nous voyons que la défense du Canada repose d'abord sur l'apport de soldats européens, puis se tourne graduellement vers une milice locale pour aboutir finalement à un corps d'armée structuré qui va finaliser la canadianisation de son commandement au cours de la Première Guerre mondiale. Ce cheminement va nous conduire à une armée de soldats de métier telle que nous la connaissons aujourd'hui.

En ce qui concerne les événements auxquels ont pris part les soldats du Canada, nous observons qu'en général, avec le temps, les conflits se sont déplacés géographiquement, d'abord des conflits locaux, telles que les guerres indiennes et, ensuite, aux engagements avec les colonies américaines. Par la suite, les terrains de combat des soldats canadiens se trouvent là où l'Empire britannique est impliqué comme, par exemple, en Afrique du Sud ou en Égypte à la fin du XIX[e] siècle. Les deux guerres mondiales, quant à elles, ont transporté les troupes canadiennes aux quatre coins de la planète. Finalement, la période de la guerre froide a permis à l'armée canadienne de s'affirmer en tant que force de maintien de la paix. Sous l'égide de l'Organisation des Nations unies, les forces canadiennes représentent dès lors un corps d'armée arrivé à maturité.

L'ouvrage de Morton est divisé en six grands chapitres thématiques. On retrouve, à la fin du volume, une orientation bibliographique sur les principaux thèmes développés par l'auteur, de même qu'un bon index et deux appendices intéressants. Tout ceci complète favorablement un texte déjà très remarquable.

Jean-François Hébert



John F. Conway. *Des comptes à rendre. Le Canada anglais et le Québec, de la Conquête à l'accord de Charlottetown*, traduit de l'anglais par Pierre R. Desrosiers, Montréal : VLB éditeur, 1995, 286 p.

Michel Sarra-Bournet. *Le Canada anglais et la souveraineté du Québec : Deux cents leaders d'opinion se prononcent.* Montréal : VLB éditeur, 1995, 215 p.

Aujourd'hui, plusieurs Québécois cherchent plus de souveraineté politique. Selon le sociologue de Régina John F. Conway, dans *Des comptes à rendre*, l'histoire enseigne «que le Canada anglais doit porter, et largement, le blâme pour les événements actuels» (p. 37). Il explique que si les anglophones veulent empêcher l'indépendance, il faudra qu'ils acceptent les revendications raisonnables du Québec et reconnaissent les injustices qu'ils ont fait subir à la nation québécoise : «conquête militaire et suppression des droits» (1759), exil, emprisonnements et pendaisons (en 1837-1838 et en 1885 avec Louis Riel), l'enfermement des Québécois dans les frontières du Québec en interdisant le français dans l'Ouest et l'imposition de la conscription en 1917. S'ils refusent, le Québec deviendra un pays souverain et les anglophones ne pourront que se blâmer.

Jusqu'à quel point Conway, avec cette interprétation, est-il représentatif de ses compatriotes anglophones ? Michel Sarra-Bournet, historien, chercheur et conseiller de Lucien Bouchard en 1993, se penche sur cette question dans *Le Canada anglais et la souveraineté du Québec*. Afin de mieux connaître l'opinion des anglophones face à la souveraineté du Québec, Sarra-Bournet a dépouillé les journaux et une centaine de livres publiés entre 1990 et 1995; il constate que «dans l'ensemble, les politiciens du Canada anglais ont été exclus des sources», leurs déclarations belliqueuses étant souvent du «bluff» (p. 14). Il conclut que les Canadiens anglais , en cherchant leur intérêt, respecteront le droit à l'autodétermination des Québécois, l'intégrité territoriale du Québec et qu'ils négocieront rapidement une association économique avec un Québec souverain. Il ajoute qu'il faut oublier au moins deux éléments du projet souverainiste qui ne seront pas dans l'intérêt des anglophones : «la majorité des Québécois perdront le passeport (et la citoyenneté) canadien. De plus, si des institutions politiques communes sont établies, le Québec y sera minoritaire» (p. 152).

Ce livre donne un bonne indication des idées des Canadiens anglais sur l'impasse constitutionnelle, avec une foule de citations, mais à quel point ces citations et surtout la conclusion de Sarra-Bournet représentent la pensée du Canada anglais ? À la fin de son livre, il présente bien ce qu'il considère comme les idéologies majeures du Canada anglais et c'est seulement là qu'on voit le débat qui s'est engagé là-bas. D'ailleurs, son choix des sondages et des événements internationaux démontre un manque d'objectivité.

L'interprétation historique de Conway soulève d'autres questions. Est-ce que la question nationale éclipsa toutes les autres pendant la rébellion de 1837-1838 (p. 59) ? Il semble négliger les questions économiques et ne mentionne pas la participation des patriotes anglophones. Est-ce que la pendaison de Riel, en 1885, provoque la ruine du Parti conservateur fédéral au Québec pour un siècle (p. 78) ? Si oui, comment expliquer qu'en 1887 ce parti gagnait la majorité des sièges au Québec ? Est-ce qu'on peut parler des «Québécois» en 1759 ? D'ailleurs, sa définition des «Québécois», en excluant les anglophones et les «ethnies», ne correspond pas à la définition de la plupart des représentants québécois (et sa définition des «deux nations» coïncide encore moins avec la vision des porte-parole anglophones qui voient une seule nation canadienne). Sa présentation des événements récents est beaucoup plus solide.

Les auteurs s'entendent pour dire que le Canada anglais, en refusant de reconnaître le Québec comme société distincte, est responsable de la crise actuelle. Les anglophones du Canada n'ont pas bien accueilli l'interprétation de Conway, voulant que la «nation» canadienne anglaise ait des dettes à l'égard de la nation québécoise. Le livre de Sarra-Bournet nous démontre à quel point les anglophones accepteront ce qu'ils pensent être dans leur intérêt. Est-ce que les anglophones sont prêts aujourd'hui à reconnaître le Québec comme société distincte ? Est-il trop tard? À suivre...

John MacFarlane

Guy Bouchard. *Aux limites de la mémoire. Photographies du Québec 1900-1930.* Québec/Rivière-du-Loup : Les Publications du Québec/Musée du Bas-Saint-Laurent, 1995, 215 p.

S'inscrivant dans le sillage des travaux pionniers de l'ethno-historien Michel Lessard sur la photographie québécoise, le volume de Guy Bouchard amorce peut-être une nouvelle série de publications portant sur les trésors conservés dans les différentes institutions et dépôts d'archives du Québec.

Aux limites de la mémoire présente deux cents photographies choisies parmi les cent cinquante mille documents que possède le Musée du Bas-Saint-Laurent. Œuvres des Stanislas Belle, Ulric Lavoie, Antonio Pelletier, Marie-Alice Dumont, Jean-Baptiste Dupuis, Paul-Émile Martin, J. - Adélard Boucher..., les photographies du volume ont été regroupées autour de huit thèmes dont le quotidien, les transports, l'architecture, la famille, les loisirs, etc.

D'excellente facture, l'ouvrage est facile et agréable à consulter. La qualité de l'impression et les dimensions appréciables mettent particulièrement en valeur ces belles images de la fin du XIX[e] siècle et du début de ce siècle.

Un délice pour la vue, l'ouvrage *Aux limites de la mémoire* fera plaisir à ceux que le passé intéresse. Il est à espérer que les Publications du Québec poursuivront cette excellente initiative de faire connaître les richesses photographiques régionales.

Yves Beauregard

Alain Côté et Carl Lavoie. *La poterie de Cap-Rouge : 1860-1892.* Cap-Rouge : La Société historique de Cap-Rouge, 1991, 64 p.

Prenant résolument le contre-pied de la majorité des ouvrages d'archéologie, *La poterie de Cap-Rouge* est un document à la fois sérieux et attrayant qu'apprécieront les amateurs d'archéologie, d'ethnologie et d'histoire.

Les lecteurs de la grande région de Québec, comme ceux d'ailleurs, pourront mesurer les efforts consacrés par les deux auteurs afin d'éclairer un épisode important — mais méconnu — de l'histoire de Cap-Rouge, l'industrie de la céramique. En effet, à l'époque où la capitale se consacrait encore pleinement au lucratif commerce du bois, les Carougeois, de leur côté, voyaient s'installer chez eux une importante fabrique de céramique, qui allait prospérer de 1860 à 1892.

Marquant à jamais la vie socio-économique de la région, l'histoire de la manufacture de poterie de Cap-Rouge ne suscita que peu d'intérêt avant les années 1960, époque où Michel Gaumond débuta ses recherches. Ce n'est pourtant qu'entre 1985 et 1987 que des fouilles archéologiques sérieuses furent entreprises par l'archéologue Carl Lavoie. Alain Côté se chargea, de son côté, du volet ethnologique de la recherche.

Les deux auteurs livrent enfin leurs résultats dans un ouvrage au texte concis et aux pages abondamment illustrées. ♦

François Robichaud

Moulins de la Chevrotière

MAGICIENS D'EAU
Souvenir du chantier naval
Le fleuve et ses pilotes

ARTISTES (Huiles et aquarelles)
Du 22 juin au 2 septembre, de 9h à 17h.

ESCALE À DESCHAMBAULT ET À...
Cinq habitats naturels du comté de Portneuf

Prix d'entrée:
Adultes : 2 $ - 13 à 18 ans : 1 $
12 ans et moins : gratuit

109, rue de Chavigny, Deschambault QC G0A 1S0 Tél.: (418) 286-6862